Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich 1680–1820

Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich 1680–1820

Herausgegeben von
Rolf Reichardt und Hans-Jürgen Lüsebrink

Heft 19–20

Humanité
Henri Duranton

Laboureur, Paysan
Gerd van den Heuvel

Luxe
Ulrich Christian Pallach

Réforme
Christof Dipper

Subsistances
Jaques Guilhaumou

R. Oldenbourg Verlag München 2000

Das *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich 1680–1820* erscheint als Band 10 der Reihe *Ancien Régime, Aufklärung und Revolution* (hrsg. von Rolf Reichardt und Hans-Jürgen Lüsebrink).

Die Deutsche Bibliothek – CIP-Einheitsaufnahme

Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich 1680–1820 / hrsg. von Rolf Reichardt und Hans-Jürgen Lüsebrink. – München : Oldenbourg
(Ancien régime, Aufklärung und Revolution; Bd. 10)

H. 19/20. Humanité / Henri Duranton [u.a.]. – 2000
ISBN 3-486-56459-5

© 2000 Oldenbourg Wissenschaftsverlag GmbH, München
Rosenheimer Straße 145, D - 81671 München
Internet: http://www.oldenbourg-verlag.de

Das Werk einschließlich aller Abbildungen ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlages unzulässig und strafbar. Dies gilt insbesondere für Vervielfältigungen, Übersetzungen, Mikroverfilmungen und die Einspeicherung und Bearbeitung in elektronischen Systemen.

Gedruckt auf säurefreiem, altrungsbeständigem Papier (chlorfrei gebleicht).
Satz: paper-back, München
Druck: R. Oldenbourg Graphische Betriebe Druckerei GmbH, München

ISBN 3-486-56459-5

Inhalt

Vorwort 7

Humanité / Henri Duranton 9

Laboureur, Paysan / Gerd van den Heuvel 53

Luxe / Ulrich Christian Pallach 89

Réforme / Christof Dipper 115

Subsistances / Jaques Guilhaumou 141

Artikelliste 203

Vorwort

Als ein von der Deutschen Forschungsgemeinschaft unterstütztes Vorhaben ist das *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich* bisher durchgängig als deutschsprachiges Werk erschienen. Dies bedeutete nicht nur, daß sich zur Verdeutschung der fremdsprachigen Manuskripte fortgeschrittene Studenten, Kollegen und die Herausgeber unentgeltlich engagierten, sondern war auch mit einem erheblichen redaktionellen Zusatzaufwand verbunden. Solche Bemühungen kamen zwar deutschen Lesern entgegen, unterschätzten jedoch das wissenschaftliche Interesse, das dem Werk besonders im englisch- und französischsprachigen Ausland entgegengebracht wird. Daher haben sich die Herausgeber – beginnend mit dem vorliegenden Heft – entschlossen, alle Beiträge zum Handbuch jeweils in der Sprache zu belassen, in der sie ursprünglich abgefaßt wurden. Dies entspricht der internationalen wissenschaftlichen Kooperation, auf die das Handbuch gegründet ist, und wird – so ist zu hoffen – auch seiner Verbreitung förderlich sein.

Die Herausgeber

Humanité

HENRI DURANTON

Introduction 3

I. L'enseignement des dictionnaires 4

II. Le «mensonge» des dictionnaires 7

III. Une absence constatée 11

IV. Un pathos enthousiaste 15

V. Le combat pour l'humanité 19

VI. L'exemple de Rousseau 26

VII. L'humanité, une vertu publique 28

VIII. Le mot, symbole d'une époque 31

IX. L'utopie humanitaire à l'épreuve des faits – exaltation et désillusion révolutionnaire 33

X. Pas d'humanité pour les ennemis de l'humanité 35

XI. Réaction et normalisation 39

Introduction

Le concept d'*humanité*[1] revêt dans les dictionnaires contemporains une belle cohérence et agence en un ensemble harmonieux les trois acceptions qu'il recouvre[2].

Par humanité on entendra d'abord le caractère de ce qui est humain, la nature humaine (A); ensuite un sentiment de bonté, de bienveillance

[1] Le concept d'*humanité* a fait l'objet de quatre études générales: E. VON JAN, *«humanité», Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t.LV (1932), 1–66; PAUL VERNIÈRE, «L'idée d'humanité au XVIIIe siècle», *Studium generale*, 1962, pp.171–179; FRITZ SCHALK, «Humanitas im Romanischen», in *Exempla romanischer Wortgeschichte* (1966), 255–294; HANS-ERICH BÖDEKER, «Menschheit, Humanität, Humanismus», in *Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, t.III, 1063–1128. A quoi peuvent s'ajouter des études plus limitées portant sur un auteur. Par exemple, K. E. BADER, *L'idée d'humanité dans l'œuvre de Voltaire jusqu'en 1750*, réédition, 1963. Le présent travail ne prétend pas remplacer ces analyses, au reste excellentes. On y renvoie donc pour tout ce qui ne figure pas dans cet article, en particulier pour les origines latines et les avatars du concept jusqu'au XVIIIe siècle. Les acquis de nos devanciers nous ont permis de mettre volontairement l'accent sur deux points encore peu mis en valeur: d'une part l'aspect affectif du concept, qui colore ou gauchit le sens rationnel; d'autre part l'enjeu idéologique qu'il incarne, qui le fait participer aux querelles politiques qui secouent la seconde moitié du siècle, avant et pendant la Révolution.
Plus généralement, ont souvent été écartées les références aux auteurs consacrés – au reste souvent déjà utilisés dans les études précitées – ainsi l'exemple célèbre de Voltaire disant «Votre Humanité» et non «Votre Majesté» dans sa correspondance avec Frédéric II, au profit d'un usage populaire du terme dans les auteurs du second rayon, le langage des hommes d'action ou les journaux.
Je remercie tout particulièrement mon ami DIETER GEMBICKI, collaborateur du présent dictionnaire, qui m'a fourni avec tant d'obligeance un grand nombre d'occurrences du mot.

[2] Employé au pluriel, le mot a connu une spécialisation pédagogique rapide. Les *humanités* recouvrent les «lettres humaines» dit-on vaguement (FURETIÈRE, TRÉVOUX), ce qui oblige à une liste explicative: «la connaissance des poètes et des créateurs» (TRÉVOUX), «la grammaire, la rhétorique, la poésie» (FURETIÈRE), parfois l'histoire (Académie). Mais on sait bien quel support les pédagogues utilisaient pour enseigner ces matières. Les dictionnaires précisent donc éventuellement: «la connaissance des auteurs anciens qui en traitent» (Académie); «l'étude des langues grecque et latine» (FURETIÈRE, TRÉVOUX). En bref, les *Humanités*, c'est «ce que l'on apprend dans les écoles» (Académie).
Dans la même sphère pédagogique, les *Humanités* désignent à partir du XVIe siècle soit l'année qui précède immédiatement la classe de philosophie, soit les deux années qui se placent entre grammaire et philosophie (voir JAN, 22). Plus généralement encore *humanités* désignera l'ensemble des études, et son dérivé *humaniste* aux XVII-XVIIIe siècles, ceux qui les pratiquent ou les enseignent.

pour son prochain qui fait éprouver compassion ou pitié pour le reste des hommes (B); enfin le genre humain dans son ensemble, tous les hommes (C).

Les trois sens paraissent se développer à partir de la question fondamentale: qui suis-je? On passe d'une acception ontologique (A) à une généralisation anthropologique (C), par le biais d'un impératif moral (B): ayant pris conscience de mon identité, mon cœur et/ou ma raison m'incitent à étendre cette perception première à l'ensemble de mes semblables, ce sentiment de solidarité lui-même me poussant à vouloir faire le bien à mes frères humains.

Cheminement si logique qu'on serait tenté d'en faire une extrapolation rétrospective et de postuler qu'il a dû en être ainsi depuis les origines. On peut se croire *a priori* convié à une paisible excursion lexicographique à travers les dictionnaires. On sera éventuellement conforté dans cette opinion, en apprenant que les trois acceptions existent – dans une hiérarchie quelque peu différente il est vrai, où le sens collectif est assez rare – dès que le mot est attesté dans la littérature classique, par exemple chez Cicéron[3].

Il n'en est rien pourtant. Cette configuration ternaire est relativement récente. Il faut attendre le XIXe siècle pour que les dictionnaires l'adoptent sans ambiguïté. Ce regard de l'homme sur lui-même, dans la solitude de l'analyse ontologique, qui l'amène à se découvrir multitude, est une conquête aussi bien qu'un retour aux origines, au terme d'un parcours qui conduit des siècles chrétiens jusqu'au XVIIIe.

De fait, l'analyse des dictionnaires de l'époque classique reflète un antagonisme entre une conception de l'homme déjà quelque peu périmée et un sens qui se cherche encore avant de devenir triomphant.

I. L'enseignement des dictionnaires

A consulter les dictionnaires, le mot *humanité* jouit apparemment d'une belle stabilité aux XVIIe et XVIIIe siècles, attestée par le retour immuable des définitions et des exemples dans toutes les éditions du dic-

[3] Voir la rubrique correspondante de JAN, «*Humanitas*, in der klassischen Latinität». Contrairement à ce que laissent entendre certains dictionnaires modernes, le sens C est bien attesté dans la littérature latine tardive. On le retrouve par exemple aux IIe-Ve siècles de l'ère chrétienne, où *Humanitas* peut apparaitre comme synonyme de *genus humanus* ou d'*homines* (BÖDEKER, 1067).

tionnaire de l'Académie. Malgré une lente et inévitable évolution[4], perceptible dans les autres compilations lexicographiques, l'impression de continuité prévaut, à quelques exceptions près, dont celle, notable, de *l'Encyclopédie*, qui sera regardée à son heure.

Les dictionnaires ne retiennent que le double sens ontologique et moral (A et B) et ignorent l'acception collective (C). La définition qu'ils proposent du second ne surprendra pas le lecteur qui vient de consulter leurs homologues du XXe siècle. «Douceur, bonté, honnêteté, tendresse, telle qu'il convient avoir pour son semblable», dit par exemple Furetière. Tous, à leur manière, souvent en se recopiant, illustrent sans surprise ce sens moral de participation, de compassion qui est encore le nôtre.

Mais si *humanité* au sens ontologique (A) est bien défini par tous comme «nature humaine», il est dans le même temps qualifié par Richelet de «terme de théologie», ce qui est tacitement corroboré par les autres dictionnaires qui presque tous proposent comme premier exemple l'*humanité de Jésus-Christ*. Ainsi: «Jésus-Christ a pris notre humanité pour nous sauver.» (Furetière, Trévoux), ce qui à la réflexion implique un assez étrange paradoxe qu'aucun dictionnaire ne se soucie de justifier. Car si l'humanité se définit par rapport à Jésus-Christ, il est clair dans le même temps que lui-même la dépasse par sa nature divine. En somme, le Christ est le seul véritable homme, et c'est même pour cela qu'il est Dieu![5] Contradiction que le même dictionnaire de Richelet explore prudemment sous *Humain*, où il est dit que «Jésus-Christ a pris la nature humaine, il s'est chargé des infirmités humaines»; et plus loin: «on distingue la foi divine d'avec la nature humaine». Le Christ venant sur terre, se faisant homme parmi les hommes, est figuration de notre infinie misère et de notre potentielle grandeur. Être homme, c'est être créature de Dieu, à la fois souillé de la tache originelle et promis à la rédemption. Invité à suivre le modèle de son Sauveur, le fidèle devra se charger de sa part des «infirmités humaines» pour reprendre le mot de

[4] Bien retracée par PAUL VERNIÈRE, p.171, qui y détecte un progressif éloignement de la religion. Voir aussi JAN, 23–29.

[5] Valeur ancienne au demeurant, héritage persistant des siècles de foi, comme le souligne JAN à propos d'exemples des XIe-XIIIe siècles. L'écrivain médiéval utilisera souvent le mot pour évoquer la misère de l'existence, l'ici-bas opposé à l'éternité. Rien d'étonnant à ce qu'il apparaisse fréquemment à l'heure de la mort comme dans GAUTIER DE COINCY: «Mort souffri li dous sire selon l'umanité» (cité 10).

Richelet, aider son frère dans le besoin, bref calquer son attitude sur celui dont un attribut majeur est l'infinie *bienveillance*.

Le sens théologique implique donc le sens moral. Plus discrètement, il justifie la connotation négative qui nimbe les exemples proposés, qui en règle générale soulignent la faiblesse de l'homme[6]. Malgré leur sécheresse, les exemples fournis par le dictionnaire de l'Académie (1798) sont éloquents. Il n'y est question que des *misères humaines*, des *infirmités*, des *passions* de l'humanité, de ses *faiblesses*, de sa *fragilité*. N'est-il pas d'ailleurs significatif que «payer son tribut à l'humanité» se dise proverbialement pour mourir? Lorsque Girard, dans son *Dictionnaire des synonymes*, analyse le mot plus en détail, son développement est nimbé de la même aura misérabiliste. Selon lui, «la vraie humanité consiste à ne rien traiter à la rigueur, à excuser les faiblesses, à supporter les défauts et à soulager les peines et les misères du prochain quand on le peut.»

Au total, à la lecture des dictionnaires, *Humanité* semble un mot vigoureux, doté de tous les attributs de la dérivation. On y trouve: *humain, humains, humainement, [s'] humaniser, humaniste, humanités*. La tonalité théologique y est dominante. L'homme, créature de Dieu, cherche son modèle dans le Christ, y trouve une consolation à ses misères. Il regarde les autres hommes moins comme ses semblables – ce qui expliquerait l'absence du sens collectif de «genre humain» – que comme des compagnons de misère à qui il se doit de marquer de la compassion. Cette humanité-là se souvient des cieux et se sent bien seule. Malheureuse, elle trouve sa consolation dans le modèle christique, mais demeure courbée sous le poids du péché et de la misère de sa nature[7]. Pascal le lui avait dit, parlant du libertin: «Il voudra s'élever au-dessus de l'humanité et il n'est qu'un homme.»

[6] Ainsi l'exemple *a contrario* fourni par RICHELET: «Je vois l'ouvrage du Saint Esprit en votre humanité que nul péché n'a corrompu.»

[7] A tel point qu'on est tenté d'invoquer cette faiblesse irrémédiable pour mieux couvrir ses fautes. Les deux premières éditions de TRÉVOUX admonestent le lecteur sous *humainement*: «On se sert de ce mot pour couvrir le vice et pour excuser la cupidité en la représentant comme une faiblesse pardonnable et conforme à la nature humaine. On dit tous les jours *humainement parlant, c'est un grand bien d'être riche*. On cache sous ce terme ce que la passion des richesses a de faux et de trompeur.»

II. Le «mensonge» des dictionnaires

Cette vision hante toute la littérature théologique, apologétique ou moralisatrice qui aime rappeler le grand mystère de la nature contradictoire du Christ, «fils de Dieu, parfait en sa divinité et parfait aussi en son humanité»[8]. Le lecteur est invité à voir dans ce mystère un des fondements de la foi chrétienne en même temps qu'un motif de sentiment et d'action. «L'humanité de Jésus-Christ doit être l'objet de nos affections; c'est elle qui unit le ciel avec la terre, le temps avec l'éternité.»[9]

Ces exemples ne doivent toutefois pas induire en erreur. En fait, l'acception théologique ne se retrouve guère dans l'usage courant. D'autre part, les sens usuels – ontologique et moral – se rencontrent sans doute. Mais dans la pratique ils se révèlent hésitants, emportés sans cesse en deçà ou au-delà du champ qui paraissait les délimiter.

Par exemple le mot est absent ou paraît sous-utilisé, là où on l'attendrait. Ainsi au moment où se pose la question essentielle: qu'est-ce que l'homme? sur laquelle tout le siècle revient sans cesse. Le genre humain est partout le même, et partout différent. Où chercher son unité première? Là où on le rencontre toujours, dans la société? Ou bien faut-il remonter au-delà, jusqu'à une humanité en soi, découvrable en chacun de nous? Et quand bien même l'enquête serait possible, faut-il la conduire à l'aide de la raison ou du sentiment? Bref, qui est premier de cette réalité d'une déconcertante richesse: le corps physique, la sensibilité de la conscience, le groupe social?[10]

Or cet incessant débat, qui alimente une très abondante littérature, ne fait qu'un usage modéré du mot *humanité*, au sens de «nature humaine».

[8] [ABBÉ DUCREX], *Les siècles chrétiens*, Paris, 1755–1777, 9 vol., II, 51. Anticipant sur la suite du développement, on notera que dans l'usage relativement abondant du mot qu'opère Ducrex, auteur orthodoxe s'il en fut, le sens théologique cœxiste avec d'autres acceptions plus modernes. Il y est question des «héros pacifiques et amis de l'humanité» (I, 5), d'événements historiques qui «révoltèrent l'humanité» (III, 106), de sociétés que «les arts, les sciences et l'esprit de société n'ont point encore humanisées» (II, 578), tous usages que les philosophes n'auraient pas récusés.

[9] PIERRE-JOSEPH BOUDIER DE VILLEMERT, *Pensées philosophiques sur la nature, l'humanité et la religion* (1784). Ici édition augmentée (1781), 46.

[10] Une bonne présentation des positions théoriques dans J. CARNUS, «La conception de la nature humaine au XVIIIe siècle chez les écrivains français», *French Review*, 19 (1945), 24–31.

Certes, il ne serait pas trop difficile de faire un florilège d'exemples montrant que le mot est connu, accepté[11]. Il reste tout de même peu courant.

A y regarder de plus près, une contradiction apparaît entre deux tendances opposées. D'une part, une minorité d'auteurs aiment bien évoquer le mot, s'expliquer sur lui, explorer des évidences à partir du thème *homo sum*. Par exemple un chapitre souvent évoqué des *Mœurs* de Toussaint, qui en apparence se satisfait de paraphraser les rubriques traditionnelles des dictionnaires. Les références classiques s'y retrouvent sans surprise. Tout au plus peut-on y détecter une plus grande hardiesse dans les conclusions, où l'on fait en général l'économie de toute référence à la vision chrétienne. On recense des traits communs à tous les hommes; on en déduit un sentiment actif de solidarité, la nécessité de se mettre au travail pour assurer le bonheur de la collectivité entière[12].

A l'inverse, de nombreux traités qui se destinent à explorer le concept de nature humaine, ignorent le terme *humanité* ou n'en font qu'un usage parcimonieux, multipliant les synonymes là où le lecteur moderne attendrait le mot. Ainsi le Marat pré-révolutionnaire en méconnaît l'usage. On n'en trouverait pas la moindre occurrence dans son *De l'homme, ou des principes et des lois, de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme* (1775)[13].

Or si le sens ontologique d'*humanité* n'est guère retenu dans les ouvrages de philosophie ou d'anthropologie où on aurait pu l'attendre, dans le même temps son acception morale triomphe. Pour les écrivains du XVIIIe siècle, la vertu d'humanité est la qualité première, la source de la morale et de la société. Sur ce point, Toussaint est intarissable. Elle est, dira-t-il, la couche d'apprêt nécessaire au tableau final, «c'est une table rase sur laquelle sont assis les différents genres d'amours, de liai-

[11] Ainsi: «Comme l'humanité ne se trouve guère sans quelque défaut, la médisance a beau jeu», Boudier de Villemert, *L'andrométrie, ou examen philosophique de l'homme*, 1753, 33. Ailleurs on dira que l'erreur a sa source «dans l'humanité et dans l'ignorance de soi-même», [PECQUET], *Pensées diverses sur l'homme*, 1738, 5.

[12] [T.V. TOUSSAINT], *Les mœurs* (1748), nouv. éd. (1760), ch. III *De l'humanité*, pp.362–367, *passim*, ou l'article *Humanité* de l'*Encyclopédie méthodique*, Logique III, (1789).

[13] Même absence constatée dans COUTAN, *L'étude propre de l'homme* (1774); P. J. BARTHEZ, *Nouveaux éléments de la science de l'homme* (1778), ou dans le tardif Benjamin Maublanc, *considérations sur l'homme* (1797).

sons et d'amitiés». Bref, «aimer les hommes et les traiter avec bonté, en considération seulement de leur simple qualité d'hommes, voilà l'humanité» (p.366).

Humanité, amour pour les hommes, le synonyme revient comme un leit-motiv. Mais cette évidence, saluée avec enthousiasme, court risque de devenir inopérante à force de généralité et d'idéalisme. Aimer l'homme, tous les hommes, voilà l'humanité. Mais est-ce bien possible? Oui et non, répondent les auteurs, tout est question de degré. On usera volontiers de métaphores pour s'en expliquer. Une image revient avec insistance, qui paraît avoir été inventée par Fénelon[14], celle des cercles concentriques suscités à la surface de l'eau par le jet d'une pierre. «Nous n'existons en effet que comme adjectifs de la famille dans laquelle nous sommes nés, du peuple auquel nous appartenons, de l'Humanité toute entière[15].» Cette gradation, qui fait passer de la parenté biologique au plus inconnu des sauvages d'Amérique, mesure le degré normal d'affection que l'on peut et doit éprouver pour son semblable. Selon Toussaint (p.363–364), dans cet éloignement progressif le sentiment peu à peu se dilue, mais sans jamais disparaître, pas plus que la couche d'apprêt déjà évoquée[16].

Ce qui vaut pour la distance géographique ou anthropologique reste vrai pour l'éloignement moral. Mon ennemi reste encore mon frère. En conséquence, «la guerre même a des lois d'Humanité»[17]. Dans le plus grand criminel, l'humanité n'est pas morte[18]. Poussant ce postulat à l'extrême, l'abbé de Crillon en viendra à refuser l'assimilation que tout le siècle opère entre humanité et bienfaisance, y voyant une inadmissible confusion. «Il est honteux à l'humanité de mettre l'humanité au

[14] «j'aime mieux ma famille que moi-même, ma patrie que ma famille, l'humanité que ma patrie» (Cité par JANS, 20). Autres variations dans SCHALK, 280–281.

[15] J. H. MEISTER, *Etudes sur l'homme dans le monde et dans la nature*, 1804, 56.

[16] «Nous devons plus d'amour à nos parents, à nos amis, à nos concitoyens, à la société dont nous sommes les membres, à ceux en un mot dont nous éprouvons les secours et les bienfaits, dont nous avons un besoin continuel, qu'à des étrangers qui ne nous tiennent par d'autres liens que ceux de l'humanité» dit en ce sens l'*Encyclopédie méthodique*, III. art. *Humanité*.

[17] LE P. ANDRÉ, *Traité de l'homme selon les différentes merveilles qui le composent*, 1766, 2 vol., I,167.

[18] «Faut-il croire que l'homme soit méchant? Ceux qui ont répondu qu'il l'était ont calomnié l'Humanité». P. CH. LÉVESQUE, *L'homme moral, ou l'homme considéré tant dans l'état de pure nature que dans la société*, 1755, 34.

nombre des vertus; elle est moins son attribut que son essence: être homme et ne pas être humain, c'est exister contre les lois de la nature[19].»

Position extrême, non partagée par les contemporains, mais qui a le mérite de poser le problème essentiel du rapport entre les différents sens du mot. S'agit-il d'une simple juxtaposition, fruit d'un hasard lexical, ou bien cette liaison correspond-elle à une nécessité? Réduit à son sens ontologique, le terme est une exacte tautologie, ce qu'accentue jusqu'à la caricature la présentation forcément simplifiée du dictionnaire, qui dit seulement que dans l'humanité il y a de l'humain. L'information est de pure utilité lexicale, et n'apprend rien.

D'un autre côté, réduire *humanité* à sa seule valeur morale, en faire un synonyme indifférencié de *bienveillance* ou de *bonté*, c'est manquer l'essentiel. Bref, qu'il existe une nature humaine, on n'en saurait sérieusement douter; qu'il y ait une morale qui tente de gérer les rapports sociaux, est non moins démontré. Mais comment passe-t-on de l'une à l'autre? On aimera souvent, en accord avec la tendance optimiste du siècle, découvrir une alliance préétablie, une pulsion morale innée. Les analystes de l'*humanité*, font volontiers le pari d'une nature humaine spontanément bonne, encline à la bienveillance pour son semblable. L'acte vertueux est l'effet d'un «heureux tempérament», postulat qui se vérifie en un euphorique va-et-vient: être homme présuppose une vertu morale qui finira bien un jour par se manifester, et inversement la tendance spontanée à secourir l'autre dévoile le sentiment d'appartenir à une commune nature humaine. «Les personnes douces et éclairées sont naturellement portées à l'amour de l'Humanité: l'effet du bonheur est de chercher à se communiquer[20].»

Toutefois, même l'optimiste Chicaneau admet qu'à côté de cette «douceur naturelle», quelques lumières acquises ne sont pas de trop pour que s'exprime pleinement la potentialité bienveillante. On n'omettra donc pas d'insister sur la nécessité de cultiver le réflexe moral. La querelle de l'inné et de l'acquis perd de son intérêt au profit d'un commun souci pédagogique, tant à l'école que dans la cité. «La politique devrait sans cesse concourir à resserrer les liens de l'Humanité, soit en récompensant ceux qui montrent cette vertu, soit en flétrissant ceux qui re-

[19] ABBÉ DE CRILLON, *De l'homme moral*, 1771, 21. Voir tout son chapitre III, qui développe l'idée.

[20] CHICANEAU DE NEUVILLE, *Dictionnaire philosophique, ou Introduction à la connaissance de l'homme* (1756) 138.

fusent de l'exercer[21].» Ce qui ne manque pas de déboucher sur une assimilation de la bienveillance et de l'intérêt bien compris: «Le Chinois, le Mahométan, le Tartare ont droit à ma justice, à mon assistance, à mon humanité, parce que, comme homme, j'exigerais leur secours si je me trouvais moi-même transplanté dans leur pays»[22].

III. Une absence constatée

On l'a remarqué, tant les dictionnaires que les traités sur l'homme ignorent, ou peu s'en faut, le sens collectif du mot et lui préfère celui de *genre humain*. Même absence dans le domaine où on l'attendrait le plus: l'histoire. Ainsi dans le genre florissant de l'histoire universelle, qu'on baptiserait à coup sûr de nos jours «histoire de l'humanité». On peut concevoir que le terme ne figure pas dans les ouvrages d'inspiration classique, comme l'histoire universelle de Dom Calmet, qui calquent leur démarche sur la Bible et entendent décrire les vicissitudes du «peuple de Dieu». Mais il en est de même pour les plus brillants esprits de l'école philosophique. Ni le Voltaire de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, ni le Condorcet de l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, n'en éprouvent le besoin[23]. Le seul énoncé de leur titre développé en est déjà témoignage. On ne s'attardera pas sur leur cas, déjà bien connu. Prenons plutôt pour vérification l'ouvrage injustement oublié de Dom Achille Fournier, au titre pourtant prometteur:

[21] *Encyclopédie méthodique*, Logique, III, 378.

[22] *Ibid.* Toute la question des origines du sentiment d'humanité a été admirablement mise en valeur par P. VERNIÈRE (voir son développement sur «les deux sources»). Nous laissons de côté, parce que déjà abondamment traitées par nos prédécesseurs, les implications de ces prémisses, la manière dont on envisage le plus court chemin pour faire régner l'humanité par le biais d'un roi-philosophe, d'une sage législation ou d'une bonne éducation.

[23] Une hirondelle ne fait pas le printemps, et une grande œuvre ne résume pas à elle seule un genre. Pourtant, il semble bien que VOLTAIRE et CONDORCET en cela reflètent la démarche générale. La consultation des nombreuses histoires universelles le confirme. Pour ne prendre qu'un exemple, choisi un peu au hasard, mais à dessein tardif, LEQUINIO DE XERBLAY, dans un ouvrage véhément paru en 1792 (*Les préjugés détruits...*) propose un survol des avatars de la race humaine depuis ses origines. Pas une fois le terme d'*humanité* n'y apparaît. Par exemple, dans un chapitre général (Ch. XXIV), sorte de philosophie de l'histoire universelle abrégée jusqu'à la caricature, il parle de «l'esprit humain», de «genre humain», de «nature humaine», d'«entendement humain», d'«existence humaine», des «hommes», de l'«homme» (au sens générique), mais pas d'«humanité».

Histoire de l'homme, considéré dans ses mœurs, dans ses usages et dans sa vie privée (1779). Projet révolutionnaire, au regard du commun des histoires universelles dont les événements politiques forment la trame. L'auteur est tout à fait conscient de son audace: dans l'historiographie traditionnelle, dira-t-il, «au lieu de me donner l'Histoire de l'esprit et du cœur humain, on me donne celle des quatre parties du monde» (t.I, p.III). Lui voudra au contraire «accompagner l'esprit humain dans sa marche, le voir se développer par l'exercice de ses facultés, etc.». Ce Voltaire chrétien s'intéresse de fait au genre humain tout entier; il veut analyser les facteurs internes et externes qui le modèlent. Il s'agit donc bel et bien d'une histoire de l'humanité. N'y manque que le mot[24].

S'il est quelque velléité d'écrire une «histoire de l'humanité» au XVIIIe siècle, c'est de manière inattendue, à partir du sens moral qu'on la conçoit. On rêvera d'une histoire qui ferait l'historique de la naissance et du développement du sentiment humanitaire. Plusieurs auteurs l'esquisseront, toujours à partir d'un double préjugé, celui de son absence au Moyen Age, et de son ressurgissement à l'époque moderne, lié au progrès des lumières[25]. Ainsi:

> «Le mot d'Humanité était absolument inconnu dans les temps d'ignorance. C'est une vertu des peuples instruits qui ne peut naître que dans les âmes dont la sensibilité naturelle s'est élevée et épurée par la réflexion[26].»

L'affaire est donc entendue[27]: on ne trouvera pas au XVIIIe siècle d'«histoire de l'humanité». Mais de voir le mot exclu du genre historique où il

[24] Même absence dans l'ouvrage de DELISLE DE SALES, *Histoire nouvelle de tous les peuples du monde* dont il est dit pourtant: «Cette histoire qui embrassera tous les temps connus et tous les faits dignes de l'être est donc une histoire Universelle» (p.VI).

[25] Un FANTIN-DESODOARDS, dans son médiocre *Dictionnaire de l'Eglise*, stigmatise les excès voire les débauches des premiers papes, mais jugera honnête de saluer leur action «pour l'humanité», quand ils ont prévenu les brutalités des Huns ou des Normands. Dans ces «siècles d'anarchie», ils ont fait parler la voix de l'humanité (Préambule, 10). Version chrétienne, exposée par l'ABBÉ DUCREX, *Les siècles chrétiens*, 1775–1777, qui se caractérise par un emploi relativement abondant du mot.

[26] J. B. SUARD, *Du progrès des lettres et de la philosophie au XVIIIe siècle*, dans *Mélanges de littérature*, III, 407. «Le courage de défendre l'humanité même au risque d'une disgrâce n'appartient qu'à des siècles éclairés», *ibid.*, 9.

[27] Preuve supplémentaire *a contrario*. L'article *Humanité* de l'*Encyclopédie*, si souvent cité, est en définitive fort court. En revanche, *humain* (*espèce humaine*) occupe cinq colonnes et propose un remarquable survol ethnologique. L'article *Homme*, aussi très développé, contient des rubriques (par exemple *Homme politique*) qu'on aurait pu s'attendre à voir rangées ailleurs. Confirmation que, même indirectement, l'assimilation de l'humanité au genre humain n'est pas encore faite.

aurait eu sa place naturelle, incite à se poser la question de son sens collectif (*humanité* synonyme de *genre humain*) et par exemple à examiner de plus près les rares témoignages attestés, par exemple à l'appui de la définition de Littré: «En un sens assez nouveau et qui n'est pas dans le latin, le genre humain, les hommes en général, considérés comme formant un être collectif plus grand que la patrie». Le lexicographe cite aussitôt après le fameux mot de Don Juan: «Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité». Mais faut-il bien comprendre, comme le suggère Littré, que le personnage de Molière salue dans le pauvre auquel il fait l'aumône, un représentant du genre humain? Ne serait-il pas plus exact d'y découvrir la reconnaissance d'une identique nature humaine chez Don Juan et son interlocuteur, donc une adaptation sarcastique du sens ontologique? De même l'exemple invoqué d'*Alzire*, «J'ai fait gémir l'humanité du poids de mon orgueil» suggère plutôt que le héros a en lui-même offensé la part d'humanité qu'il partage avec ses semblables qu'il n'a concrètement opprimé des êtres humains.

Presque toutes les attestations collectées dans les études modernes révèlent la même ambiguïté. N'allons pas jusqu'à dire que le mot n'existe pas en ce sens. Mais il ne s'obtient que par une lente dérivation, en gardant toujours aux XVIIe–XVIIIe siècles quelque souvenir de son origine. Même dans des exemples nets, comme celui proposé par le dictionnaire Robert, de Bossuet saluant en Condé «un prince qui a honoré la maison de France, tout le nom français, son siècle et pour ainsi dire l'humanité toute entière», ou encore, pour sortir des témoignages trop connus: «quelque liaison qu'aient ces principes avec le bonheur de l'humanité, les hommes n'ont guère tardé à s'en écarter»[28]. Exemple précieux en ce qu'il montre qu'une expression stéréotypée et souvent rencontrée, «le bonheur de l'humanité», qu'on croirait devoir servir à attester victorieusement le sens collectif, suppose ici une humanité dont les hommes doivent être soustraits! Ailleurs le sens sera bien attesté, mais il sera rare. Ainsi sous la plume du chevalier d'Arcq quand il écrit:

[28] BOUDIER DE VILLEMERT, *L'andrométrie, ou examen philosophique de l'homme*, 12. On pourrait encore citer: «L'histoire des héros pacifiques et amis de l'humanité», ABBÉ DUCREX, *Siècles chrétiens*, I, 5. «Ces détails révoltèrent l'humanité», III, 106. Et inversement, dans la littérature philosophique, «Voilà comment des lâches et des imbéciles ont fait des dieux de ces rois, les plus cruels fléaux de l'humanité» [anonyme], *La chute des rois et le triomphe de l'égalité* (1792), 331.